

FRANZ SCHUBERT EXPRESS
Prague-Vienne

suivi de

GUSTAV MAHLER EXPRESS
Vienne-Prague

Du même auteur

Chambre 26, Les Allusifs, 2010

Entre espoir et nostalgie, Les Allusifs, 2009

Rêveries pragoises, Métropolis, 2009

Not a Love Story, Métropolis, 2009

Ich bin Prager, Les Allusifs, 2003

Amour anonyme, Les Allusifs, 2002

Prague, hier et toujours, Les Allusifs, 2001

Hôtel Polski, Actes Sud, 1999 (Les Allusifs, 2008)

L'Oblomova, Actes Sud, 1997 (Les Allusifs, 2008)

Le mur entre nous, Actes Sud, 1995 (Les Allusifs, 2008)

Sur l'auteur

Tecia Werbowski a écrit des romans, des nouvelles et un essai sur le sauvetage des Juifs en Pologne pendant la Seconde Guerre mondiale. Ses œuvres ont été traduites en plusieurs langues et adaptées pour le théâtre, la radio et la télévision. Née à Lwów, en Pologne, Pragoise dans l'âme, elle habite au Canada depuis 1968 et partage son temps entre Montréal, les Laurentides et Prague. Digne héritière de Nina Berberova, Tecia Werbowski compose d'une plume délicate et acérée des romans miniatures, comme des hors-d'œuvre après lesquels on ne commande pas de plat principal tellement on est déjà comblé.

Tecia Werbowski

FRANZ SCHUBERT EXPRESS
Prague-Vienne

suivi de

GUSTAV MAHLER EXPRESS
Vienne-Prague

Novellas

Traduit de l'anglais (Canada)
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné

NOTAB/LIA

© visuel : Paprika

Les Éditions Noir sur Blanc, 2013

ISBN : 978-2-88250-307-7

Maya Ney, psychologue à la retraite et aspirante détective, fait des rencontres un peu inhabituelles à bord du Franz Schubert Express, train qui assure la liaison entre Prague et Vienne, et, un an plus tard, à bord du Gustav Mahler Express, qui relie Vienne à Prague.

Maya apprécie l'atmosphère de ces deux magnifiques villes européennes.

J'aimerais dédier ces deux récits aux créatures utiles et merveilleuses que sont les trains.

T. W.

FRANZ SCHUBERT EXPRESS

Prague-Vienne

Prague, 8 h 39

J'ai pris place dans la voiture de première, petit luxe que je peux me permettre, et peut-être vais-je rencontrer un aimable gentleman d'âge mûr qui, d'abord absorbé dans la lecture du *Financial Times*, me remarquera enfin et engagera la conversation de façon très agréable.

Hélas, je prends mes désirs pour des réalités : j'occupe seule le compartiment jusqu'à l'entrée d'une femme qui, après avoir consulté les numéros des sièges, s'assoit près de la fenêtre, en face de moi. Elle me salue poliment et pose un lourd sac à côté d'elle. Elle en sort une pile de feuilles et se met à griffonner. Difficile de deviner son âge ; plus jeune que moi, elle est assez élégante, avec une magnifique broche de grenat épinglée à son chemisier de soie. Elle me regarde, puis elle ouvre la fenêtre pour voir si nous quitterons bientôt la gare de Prague. Est-elle impatiente de partir ? Espère-t-elle qu'on viendra lui dire adieu, qu'on la suivra ? Le train s'ébranle.

Délicieux moment dont je raffole. Porteur de promesses, rempli d'espoir. J'entends un sifflet, le train avance lentement, mais en rythme ; il rampe comme un serpent noir.

Dans un train, tout peut arriver. On a beaucoup écrit à ce sujet, et j'ai moi-même lu quantité de romans sur le thème : *Le Crime de l'Orient-Express*, *Le Train de 16 h 50* (aussi d'Agatha Christie), *L'Inconnu du Nord-Express*, et bien d'autres. Fascinant ! Une jeune femme passe et propose des boissons. Ma compagne de voyage lui fait signe et demande un café. Je l'imité. Puis la voyageuse produit une petite nappe brodée et la pose sur la tablette accrochée à notre fenêtre. J'aperçois les sandwiches joliment emballés et, en humant leur odeur agréable, je me rends compte que j'ai faim. La femme m'invite à partager son repas et j'accepte volontiers. Heureusement, j'ai quelques chocolats suisses à lui offrir en retour tout à l'heure. Elle semble posée, élégante, maîtresse d'elle-même, très grande dame. Elle s'essuie la bouche avec une serviette d'une blancheur immaculée. Puis elle se remet du rouge à lèvres, avec circonspection et minutie. Elle fait disparaître jusqu'à la dernière miette, replie la serviette et la nappe, les range dans son sac. Elle semble ravie de sa prestation. Elle commence à lire et à prendre des notes, silencieuse, presque immobile. Je me plonge dans un roman de P. D. James, mais je n'arrive pas à me concentrer. Si irrationnel que cela puisse paraître, je suis vexée par le peu de cas que ma compagne de voyage fait de moi. J'ignore pourquoi je me soucie d'elle plutôt que de regarder par la fenêtre : le paysage défile sans que je le voie, comme autant d'années de ma vie. Parfois, à la suite de circonstances particulières, nous tombons sur des gens qui nous captivent. Cette attirance s'explique-t-elle par le mystérieux charisme qui émane d'eux ?

Il en va ainsi de cette femme, qu'entoure une mystérieuse aura. Il faut dire que j'ai un faible pour les femmes sûres d'elles. Je l'admire peut-être sans raison, mais je lui envie son assurance. La jalousie ne naît-elle pas du désir d'être quelqu'un d'autre ? En mâchant toujours l'un de

ses parfaits petits sandwiches, je décide de me présenter. « Je m'appelle Maya Ney. Merci pour les sandwiches. J'avais très faim. Servez-vous, dis-je en désignant mes friandises.

– Clara Blau », répond-elle.

Sans hésitation, elle choisit un chocolat à l'eau-de-vie. « *Boire pour oublier*^{*1} », dit-elle en esquissant un sourire énigmatique.

Elle produit alors un flacon de rhum tchèque et en verse une petite quantité (une bonne rasade, en fait) dans son gobelet en plastique. Mes yeux, telle une caméra, enregistrent chaque détail. Nous sommes seules dans le compartiment et, dans celui d'à côté, il n'y a que deux ou trois hommes d'affaires (à moins qu'il ne s'agisse d'assassins, comment savoir ?). J'ai le sentiment d'être sur la scène d'un petit théâtre, où se joue une pièce pour deux personnages dont le dialogue intimiste va bientôt débiter. Entretemps, Clara Blau, sans crier gare, se met à pleurer, puis à sangloter. Elle lit des lettres, je crois. Incapable de ne pas la regarder, je suis décontenancée, voire embarrassée par cet accès de chagrin. Ayant d'abord cru qu'elle faisait partie de ceux que j'appelle les « constipés émotifs », je me dis que la nature humaine est décidément complexe et imprévisible. Clara remarque ma réaction (je suis consciente d'avoir du mal à dissimuler mes sentiments) et se redonne aussitôt une contenance de statue. Mais pas pour longtemps. Cet instant de calme fait place à l'agitation. De sa bouche jaillit un torrent, un déluge de mots. Je commence à me demander si elle est malade, hystérique ou franchement anormale. « Je lis les lettres d'Apollinaire à Madeleine Pagès, de très jolies lettres accompagnées de dessins et de poèmes d'amour, mais je suis bouleversée

1. Les passages en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)

d'apprendre qu'il écrivait en même temps à Lou de Coligny-Châtillon. Vous connaissez le français, j'espère ? À première vue, je dirais que oui.

– Oui, en effet. J'habite Montréal.

– J'en étais sûre. Il me suffit d'un seul coup d'œil pour savoir à qui j'ai affaire. C'est mon intuition, mon sixième sens. Alors permettez-moi de vous lire ceci : *“Le 2 janvier 1915, Apollinaire quitte Lou de Coligny-Châtillon en gare de Nice après une permission de quarante-huit heures. Il retourne au 38^e régiment d'artillerie de campagne de Nîmes où il fait ses classes. Dans son compartiment, il rencontre une jeune femme, Madeleine Pagès, qui doit prendre le bateau à Marseille : après des vacances à Nice chez sa belle-sœur [...].”* Et encore ceci : *“31 décembre – 2 janvier : permission à Nice avec Lou. 2 janvier : retour à Nîmes. Rencontre de Madeleine Pagès dans le train entre Nice et Marseille [...]. Le 10 août 1915, Apollinaire demande à M^{me} Pagès la main de Madeleine¹.”* Mais, le 11 juillet, il écrit encore des lettres tendres à Lou. Salaud, salaud ! »

Clara est si agitée que je n'ai même pas le temps de vérifier la chronologie des événements présentés dans le texte. Faut-il que je défende le poète ? « Vous vous rendez compte ? poursuit-elle. Quelle duplicité ! Un vrai scandale !

– Votre intérêt pour la vie amoureuse de ces personnages du passé et leur influence sur la poésie est surprenant, dis-je à tout hasard, cherchant à faire preuve d'empathie.

– Je me moque bien d'Apollinaire. Je pense que c'était un menteur, un menteur arrogant. Tous les hommes sont

1. Ces passages, cités en français dans la version originale, sont tirés des ouvrages suivants : Guillaume Apollinaire, *Lettres à Madeleine. Tendre comme le souvenir*, édition revue et augmentée par Laurence Campa, Paris, Gallimard, 2005, p. 12, 14 ; Guillaume Apollinaire, *Lettres à Lou*, préface et notes de Michel Décaudin, Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1969, p. 8.

des menteurs, tous ! Mon mari était un menteur, lui aussi, un menteur et un lâche ! »

Je remarque ses bagues : or, diamants.

Notant mon regard, elle explique : « Je suis veuve. Mon mari a obtenu le divorce il y a trois ans. Sur l'insistance de cette salope. C'était un faible et elle une pute impitoyable.

– Vous étiez divorcée et à présent vous êtes veuve ? »

J'ignore ce qui m'a poussée à prononcer ces mots, mais je l'ai fait. Elle a pâli. « J'ai été mariée avec cet homme, un scientifique remarquable, pendant vingt ans, et elle pendant trois ans seulement. Laquelle de nous deux est la vraie veuve ?

– La question se pose, en particulier du point de vue juridique, vous avez parfaitement raison !

– Au cimetière, le jour des funérailles de mon mari, elle m'a agressée physiquement. Vous vous rendez compte ? Mes amis ont dû prévenir la police ! J'ai bien failli la frapper à mon tour parce que je suis très en forme, mais je me suis retenue. Je m'entraîne tous les jours et je fais du vélo. Regardez ces muscles. »

Clara avale une nouvelle lampée de rhum, à même le goulot, les bonnes manières oubliées. Pendant qu'elle poursuit son monologue, je dois me distancier de ses émotions. « La lecture d'Apollinaire me fait penser à la correspondance que j'ai entretenue avec mon mari. Chaque fois qu'il partait à l'étranger pour assister à une conférence, il m'écrivait de longues lettres. Nous vivions l'intimité la plus étroite qui soit. Nous étions comme des jumeaux.

– Que s'est-il passé ? »

C'est une question qui exige un long développement, et je la regrette aussitôt. Cette femme ne me lâchera plus, à présent. Est-ce bien ce que je veux ? Elle semble intéressante, et son histoire m'intrigue. Encore trois heures et demie à tuer entre Prague et Vienne, et je ne peux quitter

ce compartiment, ce train. Aucune issue possible, sinon me suicider en me jetant par la fenêtre ; pendant qu'elle me raconte sa vie, je dois donc l'écouter, l'écouter avec attention. Je songe à *La Sonate à Kreutzer* de Tolstoï, roman dans lequel un des personnages avoue à ses compagnons de voyage avoir tué sa femme. Les trajets en train favorisent les confessions, j'imagine. Les rencontres avec de parfaits inconnus sont impersonnelles, sans danger. Après tout, vous ne les reverrez probablement jamais. Il s'agit d'une forme de psychothérapie, gratuite de surcroît. La voix sexy de Clara (sa voix d'alcôve pour être plus précise) met fin à mes méditations.

« Vous m'avez demandé ce qui s'était passé. Je commence donc par le début. Je suis née à Vienne en 1950. N'oubliez pas, je vous prie, qu'il s'agit d'un renseignement confidentiel. Comme je suis consciente de ne pas faire mon âge, je mens sans arrêt à ce sujet. Ma mère était une Tchèque de Prague, mon père un Autrichien de Vienne. Ma mère, qui a quitté Prague en 1949, était technicienne de laboratoire à l'hôpital. C'est là qu'elle a fait la connaissance de mon père, le D^r Schwanger, et qu'elle est tombée amoureuse. Elle venait d'une famille nantie, mais qui a tout perdu après 1948, y compris un magnifique appartement situé en plein centre. J'ai été une enfant unique, gâtée et choyée. Mon père voulait que je devienne médecin, mais j'ai étudié la biochimie et travaillé dans le même hôpital que lui. Hélas, il est mort d'une crise cardiaque. Éperdue de chagrin, ma mère l'a suivi deux ans plus tard. Je suis donc devenue une orpheline, très appréciée de ses collègues, mais aussi très seule, jusqu'au jour où j'ai rencontré le D^r Arnold Blau, un brillant scientifique. C'était un homme plus âgé qui vivait avec sa mère, une cantatrice à la retraite, assez connue à l'époque. J'aimais et je respectais cette vieille dame... Discrète, elle se mêlait de ses propres affaires. Elle avait son propre espace, et l'appartement

était assez grand pour nous trois. Nous allions au concert et à l'opéra, elle et moi, et elle m'a beaucoup appris sur la musique. Elle avait aussi énormément lu. C'est ainsi qu'a pris naissance une situation très bizarre.

« Mon mari, toujours très occupé, parcourait le monde pour prononcer des conférences, mais il ne m'invitait jamais à l'accompagner parce que, prétextait-il, il avait un profond respect pour les expériences que je menais à l'hôpital.

« Quand il était à la maison, nous parlions beaucoup, lui et moi, en particulier dans notre chambre à coucher. Il se montrait tendre, affectueux et attentif, me prodiguait des conseils, m'encourageait à faire preuve d'audace au labo et me présentait des gens intéressants. En plus, il m'était très reconnaissant de bien m'entendre avec sa mère, qu'il adorait. Il avait l'habitude de dire que les belles-mères n'ont pas toutes autant de chance. »

Clara s'interrompt, avale sa salive et poursuit.

« Mais revenons à ma relation avec Elfriede Blau. Elle me traitait comme sa propre fille. En fait, en présence de gens que je ne connaissais pas, il lui arrivait souvent de dire : "Je vous présente ma fille, Clara Blau." Et certains imbéciles s'écriaient : "Mais oui, la ressemblance saute aux yeux."

« J'étais flattée. Ma belle-mère était une très belle femme. Nous sortions souvent ensemble et adorions les cafés.

« Connaissez-vous les cafés viennois ? C'est une véritable institution, chez nous. On y assure une certaine *Gemütlichkeit*, mot difficile à traduire. L'expression "atmosphère douillette" est peut-être celle qui se rapproche le plus du sens premier. Quelqu'un a dit que, sans cafés, la littérature et l'art n'existeraient pas. C'est peut-être vrai. On ne compte plus les écrivains, les peintres et les musiciens célèbres qui y ont passé des heures innombrables à discuter, à écrire, à

dessiner, à méditer et à débattre de politique et de littérature. Ma belle-mère et moi allions au Café Museum et, parfois, au Café Hawelka.

« Les légendaires Otto Wagner et Adolf Loos ont signé la décoration intérieure originelle, qui me fait penser à celle d'un compartiment de luxe. Gustav Klimt, Oskar Kokoschka, Joseph Roth et Elias Canetti y avaient tous leurs habitudes. Mais laissez-moi vous décrire ma belle-mère. Malgré son âge avancé, elle avait un maintien impeccable, un port de reine. Ses hautes pommettes la rajeunissaient considérablement. Elle avait les cheveux blond cendré, légèrement bouclés, et des dents magnifiques. Bref, elle avait les mouvements et l'attitude d'une star, d'une souveraine ; c'est peut-être à sa longue fréquentation des planches qu'elle devait ses façons exquises.

« Elle prenait plaisir à me choisir des robes et elle m'offrait parfois des perles ou une broche. Cette broche de grenat, par exemple, me vient d'elle.

« Un jour de congé, nous nous sommes rendues au Café Museum où, parce qu'il faisait très chaud, nous avons commandé une coupe glacée et une tasse du café qu'on connaît à Vienne sous le nom de "mélange". Du coin de l'œil, j'ai remarqué deux hommes engagés dans une vive discussion, leurs têtes rapprochées, leurs mains jointes. Je ne portais pas mes lunettes, mais il m'a semblé que l'un d'eux était mon mari. Instinctivement, j'ai déplacé ma chaise de manière à ne plus les voir, et au même moment Elfriede s'est mise en face de moi pour me bloquer la vue. En pensée, je me suis dit qu'elle confirmait mon impression : mon mari non pas au travail, de toute évidence, mais en compagnie d'un homme que je ne connaissais pas. Elfriede a beaucoup parlé, trop en l'occurrence, comme si elle cherchait à protéger son fils.

« Je l'écoutais sans faire attention, distraite, mais trop lâche et embarrassée pour me lever sous prétexte d'aller